

# à la recherche du père fouettard

**Préambule théorique pour bien entrer dans la complexité du drame que va vivre notre héros.**

Il s'appelle MENDEL. Gérard Mendel. Ce n'est pas le biologiste célèbre dont on a oublié le prénom, (si on l'a d'ailleurs su un jour) et qui aimait à bricoler les petits pois pour en tirer sa fameuse loi sur la génétique. Non, le "mien" est un sociologue qui observe la société avec les jumelles de la psychanalyse: il est "*sociopsychanalyste*".

Gérard Mendel utilise le concept d'*imago*, sorte de représentation fantasmatique et inconsciente que l'on retrouve à l'échelle de toute une culture, et qui va conditionner, sans qu'on ait souvent le moyen de s'en rendre compte, ni donc celui de réagir, le moindre de nos actes. Ainsi, notre vision du monde et notre action sur le monde sont, dit-il, "*transimagoïques*". Il parlera d'*imago* maternelle et/ou paternelle et montrera qu'à travers les époques, même si nous sommes habités en permanence par les deux imagos, on passe successivement de la prédominance de l'une à la prédominance de l'autre.

**Un Oedipe à dimension cosmique.**

À l'origine de l'humanité, l'homme vit dans un rapport de soumission à la nature: soumis à sa "*volonté*" pour se nourrir, à ses "*caprices*" pour survivre, nu et sans arme, il ne peut lutter contre elle. Il ressemble alors au petit enfant attaché à sa mère avec qui il vit en symbiose. L'image forte, vitale, est celle de la mère que symbolise, à cette époque de dépendance absolue, la Nature.

Mais très lentement, à mesure que l'homme découvre l'outil, non seulement il va se libérer de la tutelle de la nature sur laquelle il acquiert une maîtrise de plus en plus grande, s'assurant ainsi une autonomie qui va aller croissant au fil des millénaires, mais, le rôle du père s'affirmant (protecteur, chasseur, puis artisan, technicien, ingénieur...), on passe progressivement d'une *imago* maternelle à une *imago* paternelle dominante. Cette *imago*, dont le symbole est l'outil, assure ici, par ailleurs et pour renforcer le tout, la médiation entre la mère et l'en-

fant (l'homme et la Nature) et leur séparation symbolique. On nage, comme on l'aura compris, en plein Oedipe, mais un Oedipe à dimension quasi cosmique ! Pour liquider un tel complexe, on imagine jusqu'à quel degré de haute technicité notre pauvre Homo Sapiens devra se hisser

**Je reveux ma manman !**

Mais toutes les bonnes choses ont une fin, hélas ! Et voici que notre méchante marâtre repointe le bout de son nez crochu sous la forme de ... la société de consommation ! Le plus drôle dans l'histoire, c'est que c'est l'homme lui-même, à travers ce qui fut l'instrument de sa libération, l'outil, la machine, qui l'a fait revenir ! En effet, libéré de son souci permanent d'assurer le gîte et le couvert à sa petite famille, il invente les loisirs et avec eux l'oisiveté, et tente de meubler son vide existentiel par une consommation effrénée et -on y est!- "*nourrisonnesque*"! de biens de tous ordres. Notre société -riche et capitaliste, s'entend- ressemble à une formidable bouche aux dimensions gargantuesques dont l'avidité et le besoin d'absorption sont sans limite. La dépendance est ressuscitée, retour à la case départ. Il ne faut pas croire cependant que cette situation satisfait l'Homo-Consommus relié en permanence à son hypermarché par un cordon ombilical en plastique renforcé dont on fait les cartes de crédit ! Non, car malgré la profusion, malgré la sécurité, le confort, malgré l'apparente béatitude que procure la fusion avec la mère nourricière retrouvée, l'homme est malheureux. Il souffre d'un chagrin d'amour: il a mal à son père dont l'image s'est "*déliquée*" dans l'absence de bagarre. À qui s'identifier maintenant que les pères n'assurent plus leur rôle d'agent de séparation et d'ouverture ? Car ces pères contre lesquels on se révolte encore et contre toute attente (mai 68 en fut l'exemple le plus éclatant), en perte d'image et d'identité, restent scotchés à leur poste de télé, à leur ordinateur, à leur dada, leur tiercé, à leur entreprise ou à leur club, et ne trouvent plus les gestes ou les mots pour réagir ...

(Fin de l'interlude culturel. Il faut préciser que, malgré les apparences, les livres de Gérard Mendel sont tout ce

qu'il y a de plus sérieux. Et tout ce qu'il y a de plus passionnant).

### Une histoire ! Une histoire !

Saint Nicolas arpente les rues du village. Le look traditionnel: robe rouge bordée de fourrure blanche et barbe synthétique empruntées au Père Noël, tiare sur la tête et santiags aux pieds que les enfants observent d'un air mi-narquois, mi-désolé. Pour un débutant, il connaît bien son rôle et jette sur la foule en liesse (elle connaît bien son texte, elle aussi) des poignées de bonbons que les mêmes enfants s'arrachent en se donnant des coups de pieds.

Le jeu d'ailleurs ne va pas les intéresser longtemps. Car voici qu'apparaît, vêtu de noir et barbouillé de même, le cheveu hirsute sous un chapeau de mauvaise facture, la main armée d'une branche dont il menace la foule des gamins hurlants, le Père Fouettard.

On aura bien aperçu quelque tout petit s'agripper en pleurant aux jupes de sa mère, on aura bien cru deviner, peut-être, une lueur de curiosité inquiète dans le regard de celui-là, ce n'est pas impossible. Mais ce qu'on a tous vu, de nos yeux vu, c'est une ruée de galopins se lancer à la poursuite du bonhomme, vite terrorisé et tâchant de s'enfuir, pour lui arracher sa perruque et lui piquer son fouet, et finir par essayer de le lapider à l'aide des projectiles que l'autre, le gentil-sans-intérêt, leur a donnés à profusion: les bonbons !

### Vous reprendrez bien un peu de théorie ?

Saint Nicolas et le Père Fouettard sont les deux aspects du même personnage: le Père, on l'aura deviné, lequel à l'image de la mère "Winnicottienne", se doit d'assurer sur les deux versants: ni trop bon, ni trop mauvais. C'est sur son versant "Père Fouettard" qu'on vient le chercher, c'est là qu'il nous intéresse, "nous" les jeunes en mal de limites, en mal de structuration, en mal d'identification. C'est là qu'on vient le titiller avec ses bonbons, par quoi il tâche de nous amadouer, de nous endormir, de nous acheter, avec l'arme même de la société de consommation qu'il a fabriquée sans savoir qu'elle deviendrait arme de notre rejet.

Mais c'est là qu'il fuit ...

Martine BONCOURT

### Bibliographie:

de Mendel Gérard:

"La révolte contre le père. Une introduction à la sociopsychanalyse", Payot, Paris, 1968

"La crise des générations, étude sociopsychanalytique", Payot, Paris, 1969

"54 millions d'individus sans appartenance, l'obstacle invisible du septennat", R.Laffont, Paris, 1984

Eminé, CE1, école du Blosen, Thann (année scolaire 1995/96) :

